

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



Page 120 | ART

- 120 **Édito art**
- 122 **Interview** : Face à l'auto-censure dans l'art contemporain, **Thomas Lévy-Lasne** et 49 artistes répondent à leurs lignes...
- 128 **Galeries**
- 134 **Expos**
- 142 **Liens**

ART L'INTERVIEW



« J'ai montré des anus et des gros sexes »

Ils sont cinquante filles et garçons dont **Thomas Lévy-Lasne** à avoir répondu présents à l'appel de la galeriste **Sabine Bayasli** avec un mot d'ordre : montrez ce sein ou ce sexe que les nouveaux censeurs et les apôtres de la censure ne sauraient tolérer.

PAR FABRICE GAIGNAULT PHOTOS LAURA STEVENS

L'enfer, ce paradis des curieux et des bibliophiles. Ces rayons cachés dans les bibliothèques car contrevenant à la morale, à l'ordre, à la bienséance, selon les règles édictées par nos législateurs passés, jusqu'en 19... 69, la date est trop belle pour ne pas être qu'une troublante coïncidence. Un rayon des morts et enterrés dans les rayonnages de ces bibliothèques publiques que l'impératrice Plotine appelait joliment « nos hôpitaux de l'âme ». Mais qu'en est-il de l'art, dans une époque secouée par le choc de plaques tectoniques, entre défenseurs des libertés tous azimuts et avocats des restrictions et de la *cancellation* d'œuvres et d'artiste ? Des combats parfois légitimes mais dévoyés par un goût assumé pour la censure en culture. N'a-t-on pas récemment brûlé des livres au Canada, comme ce fut le cas à partir de 1933 en Allemagne ? De « bonnes âmes » militantes n'avaient-elles pas appelé à boycotter l'exposition londonienne consacrée à Paul Gauguin accusé de pédophilie ? Voire à l'interdire si elles avaient pu ? Une conservatrice également britannique n'avait-elle pas fait décrocher un tableau du XIX^e car jugé trop dénudé et machiste ? Les exemples de la sorte, édifiants, se multiplient.

Il revient à la galeriste Sabine Bayasli d'avoir proposé à l'artiste peintre Olivier Masmonteil d'organiser une exposition collective sur ce sujet ô combien sensible : la liberté de créer. Liberté surveillée sur les réseaux sociaux où le mot d'ordre est « cachez ce sein que je ne saurais voir ». Liberté menacée sur les cimaises où certains voudraient assigner les artistes à leurs genres et leur interdire de peindre ce qu'ils veulent.

Liberté érodée par une certaine aseptisation souhaitée par les marchands et les institutions « pour ne pas faire de vagues », comme me le confiait récemment un important curateur. « J'ai remarqué que les artistes s'interdisent désormais certains sujets de nus, plus qu'avant. On entre dans une censure qui n'est pas verbalisée. J'ai donc pensé mettre en relation l'art et l'idée de l'Enfer des bibliothèques qui est liée à la censure », confie Sabine Bayasli. Qu'est-ce qu'un artiste d'aujourd'hui s'interdit de dessiner ou de peindre ? À cette question d'actualité, cinquante artistes français, à parité de sexe égale, répondent à leur manière, parfois très crue, parfois plus détournée. Un panorama qui fait se côtoyer plusieurs générations d'artistes, de Karine Rougier et Adrien Belgrand à Stéphane Pencreac'h et Lionel Sabatté. Chef de file du renouveau du figuratif qu'il défend ardemment, et également présent, Thomas Lévy-Lasne s'interroge avec nous sur cet Enfer pavé de bonnes intentions qui n'est que l'habit neuf d'une (auto)censure feutrée mais bien présente.

Pourquoi avoir accepté d'être présent au sein de cette exposition manifeste ?

Ce qui m'a amusé, c'était de réaliser des dessins radicaux, presque anticommerciaux dans le sens où j'y suis allé plus loin que d'habitude, j'ai montré des anus et des gros sexes. Des images que, clairement, je ne peux pas montrer sur les réseaux sociaux. Cette exposition met le doigt sur ce que peut être l'enfer d'Instagram ou de Facebook, un monde qui contrôle nos images et qui nous dit ce qui peut être vu ou pas. J'ajouterais à cette lecture, une autre, moins

Galerie Sabine Bayasli
99 rue du Temple,
75003 Paris,
galerie.sabinebayasli.com,
jusqu'au 15 janvier 2022.



Thomas Lévy-Lorée, *Webcam 57*, crayon sur papier, 12,5 x 15 cm, 2021

apparente, qui est l'enfer dans lequel se débat la peinture figurative aujourd'hui, au sens où ça n'intéresse pas beaucoup les institutions malgré une vitalité incroyable.

L'art figuratif apparaît comme plus courageux que l'art abstrait car dans le premier cas, on s'expose, selon les représentations que l'on choisit, à des critiques d'ordre moral.

Oui, c'est vrai. J'ai bien aimé représenter des cadavres, ce qui peut poser un problème. La mort est un événement banal et pourtant totalement invisibilisé. Je pense aux plus de cent mille morts du Covid par exemple. L'art mondialisé est un peu devenu un art de décor d'hôtel. C'est d'ailleurs le meilleur des critères : si ça ne pose pas de problème d'être exposé dans un hôtel, c'est que vous ne prenez pas de risque. Prédomine beaucoup un peu partout en ce moment une esthétique de tableaux décoratifs, à la fois colorée et joyeuse, à laquelle n'échappe

pas le street art. Pour une grande partie, l'art contemporain ne doit surtout pas sentir des dessous-de-bras.

Vous avez choisi d'exposer des représentations de scènes de sexe visibles en webcam. Pourquoi ce biais particulier de la pornographie ?

Ces six œuvres font partie d'une série entreprise en 2012. Il existe un site appelé Cam4, sans histoire d'argent à l'époque. C'est un espace où les gens se touchent, se masturbent, ou font l'amour en direct. Et puis, il y a très peu de représentations pornographiques qui soient réellement dans une connivence égalitaire. Les webcams sont chez moi une manière de montrer une sexualité plus libre, plus joyeuse, plus triste, plus variée que celle que les standards du porno proposent. Je suis très attentif à représenter des tonalités affectives différentes que, pour prendre un exemple parlant, une grosse bite défonçant une meuf.

Que vous interdisez-vous, dans le contexte actuel, de dessiner ou de peindre ?

Une petite fille nue, peut-être. C'est la chose la plus naturelle qui soit, par exemple l'été, à la plage, on en voit beaucoup et personne n'y fait attention, on s'en fiche complètement, il n'y a aucun regard obscène là-dedans. Je le ferais en photos ce serait moins clair même si l'intention esthétique était la même, dénuée de toute ambiguïté, parce que mon image pourrait être utilisée par un pédophile. La peinture, elle, amène un respect de traitement qui nie le regard érotique. Un nu enfantin est un vrai sujet en peinture. J'imagine que si j'en réalisais un, il serait mal reçu. On ne pourrait s'empêcher de me voir comme un mâle blanc prédateur tordu. C'est assez triste de penser qu'aujourd'hui, quand on voit un enfant courir sur une colline, on pense à un pédophile. Il y a aussi une question de technique, il ne faut pas se loucher lorsque l'on s'intéresse à un tel sujet sinon on tombe à côté de la plaque. C'est un sujet plus facile à traiter par des femmes. Je pense à Katia Bourdarel, Marion Bataillard ou Françoise Petrovitch par exemple.

« L'art mondialisé est un peu devenu un art de décor d'hôtel »

Araki est en ce moment même exposé à la Bourse de Commerce. On peut y voir certaines de ses images sur le bondage, objets de critiques de la part de certains qui y voient le symptôme d'une violence patriarcale. Qu'en pensez-vous ?

Je ne mets pas en question Araki. Seulement la photographie et la peinture ne me paraissent pas être dans le même mouvement. La photographie c'est souvent prendre, capturer là où la peinture ou le dessin, c'est produire, offrir. En tant qu'artiste-peintre, je prends soin du modèle en lui accordant beaucoup de temps. Si je choisis par exemple de dessiner une femme en train de se masturber en webcam, je lui accorderai une vingtaine d'heures de mon travail. En peinture presque un mois à caresser sa peau. Je n'aurai pas la même relation au modèle. La photographie érotique me paraît être davantage de l'ordre de la prédation. C'est un autre plaisir ! Également pour le modèle. Encore une fois quand on est entre adultes consentants, je ne vois pas où est le problème.

Thierry Guillet, *Zone bleue (jeune femme 2)*, huile sur toile, 33 x 24cm, 2021



Le politiquement correct astreint de plus en plus le champ de la création et dicte désormais certains codes du marché, affirme le texte de présentation de l'exposition. Cette dernière est-elle un pied de nez à un art de plus en plus aseptisé, voire soporifique ou prime le bon sentiment ?

Effectivement, c'est vrai, le marché est très politiquement correct. J'ai passé trois mois assez pénibles au Canada où l'on sentait que les



Rebecca Borrignault, *Femme squelette et poudre d'or sur papier*, 20 x 20 cm, 2019



Olivier Bismonti, *A*, huile sur toile, 24 x 18 cm, 2021

institutions payaient, dans tous les sens du terme, pour tout ce qui n'avait pas été réglé dans la société. Une façon de se mettre bien avec les revendications des minorités était d'offrir, par exemple, beaucoup d'argent à des artistes amérindiens comme pour expier les fautes passées. En ce moment il y a une grande mode des peintres africains, ou de couleur, et c'est évidemment formidable. On se demande pourquoi ce n'est pas juste un fait normal, alors que ce n'est rien d'autre qu'une mode basée sur une culpabilité protestante qui m'est assez étrangère.

Avez-vous déjà eu des problèmes avec une galerie ou un lieu d'exposition ?

Une seule fois, à une exposition de groupe appelée *Novembre à Vity*, de tendance plutôt abstraite. J'y avais présenté un nu et une école a décidé d'arrêter de faire venir les enfants parce qu'il y avait une paire de seins dans l'expo. C'était juste complètement con comme réaction. On m'a appris qu'un gros collectionneur français réclamait à ses *art advisors* : « tout mais pas le sexe, ni la mort ». J'ai envie de répondre « tout sauf de l'Art, quoi ! ». À mon échelle, tout cela me passe au-dessus de la tête. Il y a une vraie liberté d'être à la marge, dans ce que j'appelle la simili-loose.

« Les webcams sont chez moi une manière de montrer une sexualité plus libre, plus joyeuse, plus triste, plus variée que celle que les standards du porno proposent »



Olivier Masmonteil

« Les artistes sont leurs premiers censeurs »

Comment est née, chez vous, cette idée d'exposition ?

C'est en fait la galeriste Sabine Bayasli qui m'a glissé l'idée de l'enfer, un sujet qui m'a toujours interrogé, car tout artiste s'interdit des idées qu'ils jugent trop transgressives ou bien s'il les réalise, il les cache. Cela crée un rapport intime avec ce qu'on n'ose pas faire. Beaucoup d'artistes que je connais possèdent des œuvres sulfureuses sur lesquelles ils ne préfèrent pas communiquer. Je me suis dit : à plusieurs, on osera plus se livrer en public !

Pensez-vous que cette forme d'autocensure a toujours existé ou qu'elle est plus présente de nos jours ?

Elle a toujours existé mais elle peut être plus traumatisante aujourd'hui à cause de la caisse de résonance dévastatrice des réseaux sociaux. Aborder un thème qui semble en marge, voire fortement déconseillé par la société actuelle, peut être désormais risqué. On m'a même plusieurs fois demandé sérieusement pourquoi moi qui suis un

homme, je peignais des nus féminins, comme si c'était un objet de convoitise avant d'être un sujet d'étude. Les artistes ont toujours eu tendance à se vivre libres mais lorsqu'ils sont confrontés à leur propre interdit, ils se rendent compte qu'ils sont leurs premiers censeurs et c'est triste.

Pouvez-vous donner un exemple d'autocensure en ce qui vous concerne ?

Oui, il s'agit justement des tableaux que je présente chez Sabine Bayasli. Ils représentent des petites saynètes peintes pendant des années à l'atelier à partir d'images glanées sur des sites pornographiques ou dans des textes mythologiques. Je ne savais pas comment les assumer et c'est au moment où j'ai commencé à peindre des fleurs très kitsch dessus que tout à coup que j'ai pu les accepter au point de les montrer pour la première fois au public. Comme si c'était la rencontre d'une censure morale avec une censure esthétique car on n'est plus censé peindre des fleurs kitsch. Je trouvais que ce mille-feuilles était intéressant ●